

rectement à Londres; après le blanchiment le braid est expédié aux Etats-Unis, de Londres ou de Liverpool et figure dans les statistiques des douanes américaines comme braid d'origine britannique.—(The Buyers' Magazine).

LA SERICULTURE A MADAGASCAR

La sériculture est pratiquée depuis longtemps à Madagascar. Bien que la date d'introduction du ver à soie soit difficile à fixer, on admet généralement que c'est du temps de Laborde que furent faites les premières éducations. Il y aurait donc au moins une quarantaine d'années que les Malgaches commencèrent à produire de la soie.

On trouve trois à quatre races différentes des vers anciennement introduits; il est difficile de savoir si ces races appartenaient à des espèces polyvoltines ou monovoltines, puisque, grâce au climat, elles devaient, même issues d'espèces monovoltines, devenir polyvoltines après quelques éducations. Mais on peut affirmer que les vers introduits appartenaient à des races très vigoureuses qui, malgré leur retour à l'état primitif par suite du manque de soins, ont encore conservé actuellement toute leur résistance. Assurément les résultats qu'en obtiennent les indigènes sont très mauvais; les cocons n'ont plus aucune des qualités nécessaires à la culture, ils sont très pauvres en soie et mal formés, ce qui en rend le dévidage pratiquement impossible.

La plupart du temps les éleveurs ne retirent qu'un nombre dérisoire de cocons par ponte; la majeure partie des vers meurent avant d'avoir achevé leur travail, ce qui ne peut surprendre lorsque l'on voit dans quelles conditions défectueuses sont faites les éducations, et si l'on réfléchit que les graines ne sont l'objet d'aucune sélection. Il est étonnant qu'un résultat même minime soit obtenu, et on ne peut l'attribuer qu'à la rusticité des races.

Ces mêmes espèces reprises à la station de Nanisana ont donné, après quelques sélections successives, des cocons qui sont aussi beaux que ceux des autres races introduites plus récemment; ces résultats prouvent bien qu'elles ont conservé, malgré leur dégénérescence, une grande partie de leur rusticité première.

Jusque dans la fin de 1899 l'industrie séricole était restée entièrement entre les mains des indigènes; le gouvernement général, distrait par d'autres préoccupations, n'avait pu s'y intéresser. Ce fut seulement dans les premiers mois de 1900 que l'on commença les premières tentatives. Elles furent faites par M. Ormières, alors chef de la province de Tananarive.

Bien que depuis longtemps on élève des vers à soie, la production n'a pas

beaucoup progressé; elle ne dépasse pas annuellement 10 tonnes de cocons pour tout Madagascar, avec même une légère tendance à diminuer. Cette diminution de la production est certainement due aux résultats trop médiocres qu'obtiennent les indigènes avec leurs graines, qui étaient jusqu'à cette année à peu près seules employées. Nanisana, unique établissement de grainage, ne distribuait, en effet, pas plus de 45,000 à 50,000 cellules par an, alors qu'il s'en employait au minimum 250,000 à 300,000.

Au début, sous l'impulsion administrative, les indigènes s'adonnèrent avec une réelle ardeur à la sériculture; il s'ensuivit une augmentation sensible de la quantité de cocons produits, mais après trois ou quatre années d'élevage fait sans soins et avec des graines mauvaises, les maladies envahirent tout le pays; les récoltes devinrent de plus en plus aléatoires et le découragement s'empara de nombre de sériculteurs qui abandonnèrent la culture du ver à soie.

A Madagascar la question du mûrier est au moins aussi importante que celle de l'élevage proprement dit, car on éprouve de grosses difficultés pour en établir des plantations un peu étendues. Cet arbre n'est pas très exigeant au point de vue du climat, puisqu'il pousse bien dans tout le midi de la France et dans des régions tropicales telles que celles de l'Amérique. On peut donc dire que Madagascar lui convient, sauf peut-être quelques régions froides de l'Ankaratra, où les arbres souffrent des gelées, ce qui ne les empêche d'ailleurs pas de vivre, mais nuit à la production des feuilles.

La sécheresse qui caractérise le climat du Centre est également nuisible à la production foliacée, et, chaque fois qu'on le pourra, il sera utile de s'assurer la facilité d'irriguer le mûrier. Grâce à l'irrigation on peut obtenir avec des variétés bien choisies des feuilles un mois plus tôt.

En résumé, la sériculture par l'indigène peut prendre dans le centre de Madagascar un véritable essor et l'on peut, en quelques années, faire de Madagascar un pays producteur de soie.

Ici la question se pose comme en France; les grandes entreprises séricoles donnent en général des résultats peu brillants, les petites éducations familiales ont presque toujours réussi et ce sont à peu près actuellement les seules pratiquées.

L'avenir séricole dépend presque entièrement de l'administration centrale. Plusieurs mesures ont été prises qui ont eu une répercussion heureuse; les agents placés dans les provinces ont pu faire une bonne propagande; un arrêté a permis d'enrayer dans la mesure du possible l'envahissement des maladies; les sélections de Nanisana, encore inachevées, ont déjà donné des graines de races saines et rustiques. Mais ces mesures sont encore

incomplètes; il faut encourager d'une manière efficace cette industrie naissante par des primes judicieusement données; assurer les graines nécessaires en créant en temps voulu des établissements secondaires de grainage qui aideront Nanisana dans sa tâche trop forte; faciliter la désinfection des locaux chez les indigènes; assurer l'écoulement des cocons en établissant une filature dès que la production dépassera les besoins locaux.

LES STOCKS D'OR

Si l'on rend heureux, les hommes du vingtième siècle sont parvenus à un état de félicité dont leurs ancêtres n'ont jamais pu envisager la possibilité. Le Bureau statistique des Etats-Unis vient de nous renseigner sur l'intensité de notre bonheur, dit la "Gazette Commerciale".

Pendant la dernière décennie, le stock non monnayé de métal jaune s'est accru de moitié; il a doublé en vingt-cinq ans. Depuis la découverte de l'Amérique, il a été extrait pour 13 milliards de dollars d'or; comme les experts évaluent le stock actuellement existant à 11 milliards, 2 milliards auraient disparu sans laisser de traces. Serait-ce en Espagne, pays des trésors enfouis, qu'il faudrait chercher ces milliards évanouis?

Le Bureau américain prétend que les Etats-Unis possèdent les plus grandes quantités d'or. Voici ses évaluations pour les riches communautés internationales:

	Dollars
Etats-Unis	1,613,000,000
Allemagne	1,044,000,000
France	826,000,000
Russie	817,000,000
Royaume-Uni	565,000,000
Autriche-Hongrie	393,000,000
Italie	258,000,000
Australie	158,000,000
Egypte	140,000,000
Argentine	140,000,000
Turquie	132,000,000
Indes	113,000,000
Japon	96,000,000
Canada	66,000,000
Bénelux	51,000,000

Il s'agit ici des seules quantités monnayées. Même avec cette réserve, la statistique officielle américaine ne peut prétendre, à notre avis, à une approximation relative. Les rangs occupés par le Royaume-Uni et par la France indiquent qu'il n'existe aucune corrélation étroite entre la richesse nationale d'un pays et son stock d'or monnayé.

Un quart du métal jaune extrait depuis la découverte d'un nouveau continent provient des mines américaines.

Le vendeur qui gagne le salaire le plus élevé est celui qui rapporte le plus. Ne vous encombrez pas d'un vendeur qui ne gagne jamais un bon salaire; il ne rapporte rien.